# Compte-rendu, concert. Saint-Céré. Th de l’usine, le 10 juillet 2017. Fakir, Benameur, Perez.

**Compte rendu concert. Saint Céré. Théâtre de l’usine, le 10 juillet 2017. Marwan Fakir, violon, Mathieu Névéol, violon, Nicolas Fargeix, clarinette, Mathias Lopez, contrebasse, Manuel Peskine, piano, Aude Guiliani, accordéon, Youssef Kassimi Jamal, Oud, Yassine Benameur, baryton, Eric Perez, baryton**. Suite de notre séjour saint-céréen, nos pas nous conduisent au Théâtre de l’usine, situé à la sortie de la ville de Saint-Céré. Pour le second jour consécutif la pluie persistante s’incruste, joue les trouble-fête et oblige une nouvelle fois les responsables du festival à replier à l’intérieur un concert initialement prévu dehors.

# Quand le théâtre de l’usine sort ses habits de fête Partage, réconfort des métissages fraternels



Après Aragon mis en musique par les grands chanteurs que sont Léo Ferré, Jean Ferrat et Georges Brassens, le concert donné au théâtre de l'usine permet au public, nombreux et fidèle, de voyager entre l'Europe centrale, l'Amérique du sud et l'Orient.
Les musiciens et les deux barytons (**Yassine Benameur** et Eric Perez) passent du jazz, à la variété, à la musique juive hébraïque et à la musique nord africaine avec une gourmandise à peine contenue. Ainsi, les musiciens « classiques », violoniste, clarinettiste, pianiste, contrebassiste, se mélangent allègrement à l'accordéon d'Aude Guiliani et à l'oud de Youssef Kassimi Jamal.
Si l'association d'instruments aussi dissemblables étonne d'abord, elle donne des résultats de très belle tenue tant les sons s'allient pour faire entendre une musique pleine de sonorités solaires. Ce cocktail de timbres métissés, mêlés, fraternisés, s'accorde à merveille à l'esprit d'entente, de rencontre, de partage… Après deux mélodies jazzy jouées par un trio contrebasse/violon/clarinette, paraissent bientôt Youssef Kassimi Jamal et Aude Guiliani avec leurs instruments respectifs et les deux musiciens se lancent dans un show d'abord déroutant… mais au final très plaisant. Avec leurs partenaires d'un soir, les nouveaux venus enchaînent les morceaux de jazz avec un plaisir évident et sous les yeux d'un public conquis qui applaudit les artistes dès qu'il en a l'occasion.
Avec cet orchestre hétéroclite, inhabituel mais composé de musiciens remarquables, les deux chanteurs de la soirée Eric Perez et Yassine Benameur alternent avec un plaisir gourmand, mélodies et duos de toutes origines (russes, hébraïques, jazzy …). Les deux chanteurs encouragés, survoltés par un public de plus en plus enthousiaste ont parfois tendance à surjouer faisant oublier avec talent le temps pluvieux qui a obligé tout le monde à se réfugier dans le théâtre. Malgré le temps

maussade qui s'est de nouveau mis de la partie, nous avons assisté à une très belle soirée, pleine de sonorités inhabituelles, poussant ainsi un public venu nombreux à sortir de sa zone de confort avec des artistes talentueux qui ont mélangé airs «classiques» et mélodies de musique du monde.

---

Saint Céré. Théâtre de l'usine, le 10 juillet 2017. Marwan Fakir, violon, Mathieu Névéol, violon, Nicolas Fargeix, clarinette, Mathias Lopez, contrebasse, Manuel Peskine, piano, Aude Guiliani, accordéon, Youssef Kassimi Jamal, Oud, Yassine Benameur, baryton, Eric Perez, baryton. Illustration : le baryton Yassine Benameur (DR) / Découvrez la programmation du Festival estival de SAINT-CÉRÉ 2018 ici (18 juil – 18 août 2018)

---

# Compte rendu, opéra. SAINT-CERE, le 11 août 2017. Mozart : Le nozze di figaro. Joël Suhubiette.

**Compte-rendu, opéra. Château de Castelnau-Bretenoux, le 11 août 2017. Mozart : Le nozze di figaro. Opéra en quatre actes sur un livret de Lorenzo Da Ponte tiré de la pièce de Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais. Judith Fa (Susanna), Charlotte**

**Despaux (Contessa), Jean Gabriel Saint-Martin (Figaro), Anas Séguin (Conte) … Orchestre du festival, Joël Suhubiette, direction**. Terminant en ce vendredi soir notre périple Saint Céréen, nous nous retrouvons au château de Castelnau-Bretenoux où, malgré le timide retour du soleil et le froid annoncé, la représentation des Noces de Figaro de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) est maintenue. Pour cette production, créée au centre lyrique de Clermond-Auvergne, c'est Eric Perez qui est en charge de la mise en scène. Fidèle à la nouvelle tradition du festival, Perez a remplacé les récitatifs de Mozart et Da Ponte par des dialogues français tirés de la pièce de Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais (1732-1799). Fidèles aussi au souci de promouvoir le chant français, Eric Perez et Joël Suhubiette, – ce dernier invité pour diriger la production-, ont convoqué des artistes français jeunes ou plus expérimentés.

**Figaro étoilé : Mozart et Beaumarchais s'allient sous les étoiles du Lot**



Si, jusqu'au festival 2016, Olivier Desbordes a signé de belles mises en scène (dont nous avons par ailleurs rendu compte dans nos colonnes), Eric Perez nous livre une vision épurée du chef d'oeuvre de Mozart. Dans un décor, simple mais mobile et judicieusement placé, chacun évolue aisément sur la scène installée au coeur de la cour du château de Castelnau-Bretenoux. Quant aux costumes, majoritairement blancs, exceptés Marceline, Bartolo et Don Basilio vêtus de costumes colorés, ils accentuent la volonté de pureté, presque de chasteté, voulue par Pérez, très inspiré par le chef d'oeuvre de Mozart. Et l'action avance avec un entrain réjouissant.

On aurait pu s'inquiéter de voir les dialogues de la pièce de Beaumarchais remplacer les récitatifs écrits par Da Ponte, mais au vu du résultat, ces remplacements ajoutent une touche

de réalisme et donnent aussi des détails gommés lors de la composition du livret par Da Ponte. Ainsi le dialogue entre Figaro et Almaviva juste avant le procès qui oppose le valet à son ancienne gouvernante, permet au public de suivre le le valet quand il lance des piques à son maître auquel il reproche de courir après toutes les jeunes femmes du château en ne laissant aux autres que les « vieilles filles ».
Vocalement, le quatuor principal est visiblement survolté. Jean Gabriel Saint-Martin campe un Figaro à la fois juvénile et plein d'assurance. Vocalement le jeune baryton français n'a rien à envier à ses glorieux aînés que sont Gabriel Bacquier ou José Van Dam par exemple; la ligne de chant est impeccable, les vocalises sont assurées et la voix ne tremble pas face aux pics de la partition. Judith Fa est une Susanna pétillante, rusée, sans scrupules face au comte qu'elle manipule avec aplomb pour obtenir ce qu'elle veut : son mariage avec Figaro. Vocalement la jeune femme, tant dans les ensembles que dans les airs, relève tous les défis d'un rôle difficile. Le couple Almaviva se détâche de la même façon; Charlotte Despaux est aussi bonne comédienne que chanteuse et n'a rien à envier à celles qui l'ont précédé dans ce rôle ingrat, chantant ses deux arias avec élégance et style. Quant à Anas Séguin, comte de très belle tenue, il assume parfaitement sa jalousie, aussi injustifiée fut-elle, à l'égard de son épouse que son désir pour Susanna, laquelle libre et astucieuse, finira, avec la contessa, par le tourner en ridicule.

Saluons les très belles performances de Matthieu Lécroart, Bartolo mordant à souhait ; d'Hermine Huguenel excellente Marcellina et d'Eléonore Pancrazi très élégante en Cherubino. Installé sur le côté gauche de la scène, l'orchestre est dirigé de main de maître par Joël Suhubiette qui imprime un rythme dynamique et très dense à la musique de Mozart. Dès le début de la soirée, le chef donne le ton de la soirée en dirigeant l'ouverture des Noces de Figaro sans temps morts et en finesse.
Cette nouvelle production des Noces de Figaro, qui sera

reprise en 2018 mérite le très bel accueil qu'elle a reçu. La mise en scène d'Eric Perez est sobre digne et parfaitement servie par une distribution quatre étoiles, même s'il n'y a aucune "star" sur scène. Quant à l'orchestre, il a donné le meilleur de lui-même grâce à la très belle direction de Joël Suhubiette.

---

**A l'affiche du Festival de SAINT-CERE 2018**
**Reprise de cette production à Saint-Céré, les 10 et 14 août 2018**
Direction musicale : Gaspard Brécourt / Mise en scène : Eric Pérez
**INFOS et RESERVATIONS**
**http://festival-saint-cere.com/spectacles/487/les-noces-de-figaro/**

---

Compte rendu, opéra. Château de Castelnau-Bretenoux, le 11 août 2017. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Le nozze di figaro. Opéra en quatre actes sur un livret de Lorenzo Da Ponte (1749-1838) tiré de la pièce Le mariage de Figaro ou la folle journée de de Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais (1732-1799). Judith Fa (Susanna), Charlotte Despaux (Contessa), Jean Gabriel Saint-Martin (Figaro), Anas Séguin (Conte), Éléonore Pancrazi (Cherubino), Hermine Huguenel (Marcelline), Matthieu Lécroart (Bartolo), Alfred Bironien (Don Basilio, Don Curzio), Clémence Garcia (Barbarina), Yassine Benameur (Antonio, assistant à la mise en scène), Orchestre du festival, Joël Suhubiette, direction. Eric Perez (mise en scène), David Belugou (costumes), Frank Aracil (scénographie), Joël Fabing (lumières).

# Compte rendu, concert. Chambord, le 14 juillet 2018. Beethoven, Schubert. JF Heisser, Orch de Ch Nouvelle Aquitaine.



**Compte rendu, concert. Chambord, le 14 juillet 2018. L. Van Beethoven, F. Schubert. Jean François Heisser, Orchestre de Chambre Nouvelle Aquitaine**. Orchestre associé au Théâtre Auditorium de Poitiers, l'Orchestre de Chambre Nouvelle Aquitaine est l'invité du festival de Chambord pour un concert particulier. Il s'agit du concert de clôture de la huitième édition de la manifestation, lequel tombe le 14 juillet, jour de fête nationale. Le programme s'intéresse au romantisme allemand avec le 4e concerto pour piano et orchestre de Ludwig Van Beethoven (1770-1828) et la 9e symphonie dite «La Grande» de Franz Schubert (1797-1828).

Des variations Diabelli aux concertos pour piano dont il a récemment enregistré l'intégrale Jean François Heisser, pianiste accompli, connaît parfaitement le répertoire pianistique beethovénien. Des cinq concertos pour piano que Beethoven a composé, Jean-François Heisser et l'Orchestre de Chambre Nouvelle Aquitaine ont choisi de présenter au public le quatrième. Composé en 1806, il ne fut créé qu'en 1808 avec Beethoven lui même au clavier.

Jean-François Heisser dirige du piano. Il propose une lecture dynamique et alerte du chef d'œuvre de Beethoven. Le piano et l'orchestre dialoguent tout en douceur et la direction de Heisser, souple, rigoureuse, pleine d'allant donne à ce concerto à part dans le corpus de Beethoven, une saine vitalité, sachant disposer d'un orchestre visiblement très en forme.
C'est avec la neuvième symphonie surnommée «La Grande» de Franz Schubert (1797-1828) que l'Orchestre de Chambre Nouvelle Aquitaine donne sa pleine mesure. Le chef d'œuvre de Schubert n'est connu que par son célébrissime deuxième mouvement ; pourtant l'oeuvre gagne à être connue dans son intégralité. La direction de Jean François Heisser est ferme, nuancée, ciselant chaque note, chaque section de la partition. Si le premier mouvement est alerte et le second «intimiste», ce sont bien les troisième et quatrième mouvements qui attirent l'attention par un rythme dense, grandiose, puissant ; Jean-François Heisser trouve et cultive une énergie formidable pour diriger un orchestre lui-même porté par son premier violon lequel met tant de cœur à l'ouvrage qu'il bondit régulièrement de sa chaise tel un diable jaillissant de sa boîte à malices.

Le festival de Chambord conclut son édition 2018 avec un concert de belle facture. Tant le concerto de Beethoven que la symphonie de Schubert ont été servis avec passion par un orchestre à la fois réactif et fin, dont le chef a placé haut la barre de l'excellence.

Compte rendu, concert. Chambord, le 14 juillet 2018. Beethoven, Schubert. JF Heisser, Orch de Ch Nouvelle Aquitaine.

# Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Doulce Mémoire / La Rêveuse




**Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Musiques anglaises des XVIe et XVIIe siècles. Gibbons … Ensemble Doulce Mémoire / Ensemble La Rêveuse**. Symbole mythique de la Renaissance française, le château de Chambord, inspiré par l'architecture italienne (NDLR : et dessiné par Leonard de Vinci), dont la construction a été voulue par **François 1er,** accueille depuis 2011 un festival lancé par la claviériste Vanessa Wagner, qui en est la directrice artistique. Pour cette 8è édition, les artistes et orchestres invités évoluent dans des répertoires divers et variés qui font toute la richesse de cette manifestation qui exploite un cadre exceptionnel.

# Quand la renaissance française rencontre la musique de cour anglaise

En ce mardi 3 juillet, les ensembles Doulce Mémoire et La Rêveuse s'associent pour donner un concert consacré à la musique anglaise des XVIe et XVIIe siècles, de la Renaissance eu premier Baroque. Le programme intitulé «Honi soit qui mal y pense», devise du célèbre ordre de la jarretière (fondé dans les années 1340 par le roi Edouard III), n'avait été donné qu'une seule fois avant le concert de Chambord. C'est donc un programme quasi nouveau et original que nous présentent ces deux ensembles reconnus chacun dans leur domaine de prédilection … et si complémentaires tant la frontière entre

chaque période est ténue voire inexistante.

Les œuvres, des danses que l'on retrouve dans toutes les cours d'Europe aux XVIe et XVIIe siècles, se succèdent sans temps mort. Les violes de gambes de l'ensemble La Rêveuse et les flûtes de Doulce Mémoire se rencontrent, s'allient, dialoguent, se répondent, fusionnent… avec bonheur donnant, par exemple, à la Pavane (Pavane four) de Daniel Farrant (1575-1651), une symphonie de sons et de couleurs pleine d'allégresse. Entre les danses de cour (pavanes, gaillardes, allemandes essentiellement) nous écoutons des airs de cour fort joliment interprétés par la soprano Esther Labourdette, spécialisée dans le répertoire médiéval mais aussi dans celui des XVIe et XVIIe siècles. Lorsque la chanteuse interprète la joyeuse mélodie «Now is the month» de Thomas Morley (1557-1602) les courtes vocalises s'envolent tel le joyeux pépiement des oiseaux.

En début de seconde partie, ce sont les deux luthistes de l'ensemble La Rêveuse qui sont mis à l'honneur avec deux belles pièces de Thomas Robinson (vers 1560-1610). Suivant immédiatement ce bel intermède, s'affirme la courte et séduisante mélodie «Cukoo» de Richard Nicholson (1563-vers1639). L'ambiance est ici plus sereine et plus douce : Esther Labourdette chante la mélodie telle une berceuse apaisante.

Les ensembles Doulce Mémoire et La Rêveuse unis en un seul et même continuo, le temps d'une soirée, ont présenté un programme de très belle tenue. Dommage qu'Esther Labourdette n'ait pas eu plus de mélodies à chanter. Les artistes talentueux concèdent deux bis à un public visiblement enchanté et peu désireux de les voir partir si vite : le premier nous permet de réécouter la charmante mélodie «Now is the month» de Morley, l'autre est une pavane composée sous le règne d'Henri VIII qui voit les musiciens des deux ensembles jouer avec un plaisir évident. La complicité des musiciens sur scène et hors scène et la joyeuse humeur ambiante ont largement contribué au

succès de la soirée.

_____

Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Musiques anglaises des XVIe et XVIIe siècles. Musiques de cour de Orlando Gibbons, William Brade, Daniel Farrant, John Dowland, William Cranford, Anthony Hlborne, Thomas Robinson, Anonyme. Airs de cour de Morley, Dowland, Nicholson, Anonyme. Esther Labourdette, soprano, ensemble Doulce Mémoire / Ensemble La Rêveuse.

---

# Compte-rendu critique, concert. Poitiers, le 5 mai 2018. H Berlioz, C.W.Gluck, E Da Costa.



**Compte-rendu critique, concert. Poitiers, le 5 mai 2018. H Berlioz, C.W.Gluck, E Da Costa.** Pour la cinquième année consécutive, l'Orchestre des Champs Elysées est au cœur d'un projet soutenu par le Théâtre Auditorium de Poitiers. De jeunes lycéens, tous volontaires, et leurs professeurs préparent pendant un an un programme élaboré en amont par **l'Orchestre des Champs Elysées**. Cette année, le fil rouge en était Hector Berlioz (1803-1869) dont on fêtera en 2019 le cent cinquantième anniversaire de la

mort. Pour l'occasion Berlioz était associé au compositeur autrichien Christoph Willibald Gluck (1714-1787) dont il révisa en 1859 l'opéra Orfeo ed Euridice pour la célèbre contralto Pauline Viardot. A l'occasion de ce concert, l'Institut Français d'Art Choral (IFAC) a commandé à la jeune compositrice Emmanuelle Da Costa (née en 1988) une œuvre qui a été créée lors de cette soirée si particulière.

Le concert qui alterne judicieusement extraits instrumentaux et extraits vocaux débute avec l'ouverture d'Orphée et Eurydice dans la version de Berlioz qui date de 1859. La direction de **Mathias Von Brenndorff**, un ancien flûtiste de l'Orchestre des Champs Elysées, qui dirige l'orchestre pour l'occasion est souple, claire, précise, rigoureuse. Et si les jeunes instrumentistes ne peuvent éviter deux ou trois fausses notes en début de concert, ils sont exemplaires quant au rythme et à la maîtrise de leurs instruments. Les jeunes choristes, très bien préparés par leurs professeurs, s'engagent à exprimer, articuler, défendre une direction nette et claire, tant dans Berlioz que dans Gluck, même si nous regrettons que la diction ne soit pas toujours très nette. Avec deux extraits de «Tristia» (du latin «choses tristes») qui regroupe trois pièces pour choeur et orchestre (méditation religieuse et la mort d'Ophélie), les jeunes musiciens souligne chez Berlioz, sa justesse poétique, sa splendide simplicité.

Cependant, le moment central du concert était la création mondiale de l'oeuvre d'**Emmanuelle Da Costa : « Rien qu'un souffle** ». Cette œuvre qui est à la croisée des chemins classique et contemporain demande en effet un souffle, un rythme, une théâtralité et une concentration dont tous les musiciens, font preuve avec un professionnalisme remarquable malgré leur jeune âge et leur courte expérience ; ils démontrent ainsi qu'ils n'ont rien à envier à leurs aînés. L'accueil chaleureux qu'ils reçoivent d'ailleurs de la part du chef d'orchestre, d'Emmanuelle Da Costa et du public est une

récompense méritée tant ils ont défendu avec panache une œuvre exigeante.

Au final, nous avons assisté à un concert de très belle facture donné par une chorale de jeunes qui ont été bien préparés par leurs professeurs. Quant à la fusion entre **l'Orchestre des Champs Elysées** et **l'Orchestre des jeunes,** elle a fonctionné à merveille malgré quelques fausses notes entendues au tout début du concert.

_____-

Compte-rendu, critique, Concert. Poitiers. Auditorium, le 5 mai 2018. Hector Berlioz (1803-1869): Orphée et Eurydice opéra de Christoph Wilibald Gluck (1714-1787) révisé en 1859 (ouverture, Dans ce bois tranquille, Pantomine, Dans ce bois lugubre), Tristia (Méditation religieuse, La mort d'Ophélie), Christoph Wilibald Gluck (1714-1787) : Orphée et Eurydice (Scène, air des furies «Quel est l'audacieux», Emmanuelle Da Costa (née en 1988) : Sur un souffle (création mondiale). Choeur et Orchestre des jeunes, Orchestre des Champs Elysées. Mathias Von Brenndorff, direction.

---

# Compte rendu, critique, Concert. POITIERS, TAP, le 26 avril 2018. Debussy : Orch des Champs Elysées / Louis

# Langrée



**Compte rendu, critique, Concert. POITIERS, Auditorium, le 26 avril 2018. Debussy : Prélude à l'après midi d'un faune, Nocturnes, Danse sacrée et danse profane, La mer. Orchestre des Champs Elysées, Valéria Kafelnikov, harpe. Louis Langrée, direction musicale**. Claude Achille Debussy (1862-1918) est l'un des compositeurs français majeurs de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Cent ans après son décès, survenu à Paris, de multiples hommages lui sont rendus en cette année 2018. Parmi ces hommages, celui que lui rend l'Orchestre des Champs Elysées, au travers d'une série de concerts, dirigés, pour l'occasion, par le chef Louis Langrée. L'orchestre qui travaille régulièrement avec Louis Langrée depuis cinq ans, a concocté un programme de haute volée où l'on retrouve des « classiques » comme Prélude à l'après midi d'un faune et La mer aux côtés d'oeuvres, moins connues, comme les Nocturnes, Danse sacrée et Danse profane.

Louis Langrée à l'auditorium de Poitiers
Un chef poète dirige Debussy

Pour commencer, l'Orchestre des Champs Elysées nous présente Prélude à l'après midi d'un faune. La partie de flûte soliste est remarquablement assurée par Alexis Kossenko; le jeune chef de l'orchestre Les Ambassadeurs tient aussi, et avec talent, la partie de 1er flûtiste à l'Orchestre des Champs Elysées. Les autres musiciens ne sont pas en reste et sous la direction nette, précise et dynamique de Louis Langrée donnent un Faune de très belle facture. Avec les Nocturnes, nous entrons dans un univers très différent de celui du Faune mais tout aussi feutré. C'est dans le troisième nocturne que le choeur de

femmes du Collegium Vocale Gent intervient tel un ensemble de sirènes sulfureuses. Intelligemment disséminées au sein de l'orchestre, les choristes, devenues invisibles au public, entonnent la mélopée du dernier nocturne avec finesse. Et cette "invisibilité" devient une force dans la mesure où le public, une fois passée la surprise de ces voix cachées, se laisse prendre au jeu, subjugué par ce qu'il entend. Louis Langrée, dont la direction reste souple, dynamique, rigoureuse, nous donne une vision poétique, très éthérée, tout en caractérisant le caractère de chacun des nocturnes si différents les uns des autres et, en même temps, si complémentaires.

Au retour de l'entracte, l'Orchestre des Champs Elysées, propose au public poitevin Danse sacrée et Danse profane avec, en soliste, la harpiste Valéria Kafelnikov dont le talent, au vu de la courte durée de l'oeuvre (neuf minutes) nous parait nettement sous employé. Néanmoins, Valéria Kafelnikov fait résonner son instrument avec grâce et naturel sous les voûtes de l'auditorium; et l'oeuvre de Debussy trouve avec des artistes aussi talentueux des défenseurs de valeur.
Mais c'est surtout avec La mer, qui clôture le concert, que Louis Langrée tire de l'Orchestre des Champs Elysées ses plus belles sonorités. Les différents "états" de la mer sont évoqués et traduits tant musicalement que poétiquement par des nuances ciselées avec art par un chef très inspiré. C'est dans la tempête, avec les trois timbaliers, très sollicités pendant tout le mouvement, le dernier des trois mouvements du chef d'oeuvre de Debussy, que l'Orchestre des Champs Elysées, ainsi canalisé, donne la pleine mesure de son talent. Les images d'une mer en furie défilent nettement sous nos yeux, tant chaque note est ciselée avec un art consommé.

Louis Langrée, qui connait parfaitement le répertoire français, dont il nous parle d'ailleurs avec beaucoup de tendresse, nous a offert, avec l'Orchestre des Champs Elysées, un concert de haute volée. Il conclut la soirée en rendant un

émouvant hommage à Jean Claude Malgoire, le chef d'orchestre, récemment disparu et lui dédie au passage le bis qu'il concède au public : la 1ère gymnopédie d'Eric Satie (1866-1925) orchestrée par Debussy en 1896 et qui fut créée sous sa forme orchestrale en 1897. Le concert du mercredi 2 mai, donné au théâtre Alexandre Dumas de Saint Germain en Laye et qui comprend le même programme sera diffusé en direct sur Radio Classique à partir de 20 heures 45.

_____

Compte rendu, critique. Concert. Poitiers. Auditorium, le 26 avril 2018. Debussy : Prélude à l'après midi d'un faune, Nocturnes, Danse sacrée et danse profane, La mer. Orchestre des Champs Elysées, Valéria Kafelnikov, harpe. Louis Langrée, direction musicale.

---

# Compte rendu critique, concert. Poitiers. Auditorium, le 19 novembre 2017. Concert Bach. Ensemble Pygmalion / Pichon.



**Compte rendu critique, concert. Poitiers. Auditorium, le 19 novembre 2017. Concert Bach. Ensemble Pygmalion / Pichon.** Johann Sebastian Bach (1685-1750) occupe une place à part dans l'histoire de la musique. En effet, en tant que Cantor, son dernier poste était à Leipzig, il devait composer une nouvelle cantate pour l'office du dimanche. Et chaque cantate devait se rapporter au thème de « l'ordinaire du dimanche ». Si seulement deux cent cinquante cantates nous sont parvenues, il est raisonnable de penser que Bach en composa bien plus au cours de sa longue carrière. D'autre part, le compositeur est l'un des rares à n'avoir jamais composé pour l'opéra alors qu'outre une oeuvre religieuse abondante, il composa aussi pour clavier (clavecin, orgue,…) et orchestre. Pour ce concert exceptionnel, qui a attiré nombre de familles avec de jeunes enfants, les responsables du Théâtre Auditorium de Poitiers ont convié le jeune et dynamique Raphaël Pichon et son Ensemble Pygmalion dont il est le chef et le fondateur.

# Pygmalion au Théâtre Auditorium de Poitiers

Pygmalion était déjà venu au Théâtre Auditorium de Poitiers il y a quelques années ; il revient, en ce début d'Avent, avec un programme de quatre cantates dont le thème tourne autour de la mort ; elles sont parmi les premières à avoir été composées pour Leipzig entre 1723 et 1726. Pour l'occasion, Raphaël Pichon a invité un quatuor vocal aux qualités éclectiques, qui connait parfaitement ce répertoire et dont la diction dans l'ensemble, est quasi parfaite.
Nous notons avec étonnement que les solistes sont intégrés au

choeur de Pygmalion dont ils sortent pour leurs diverses interventions. Si nous apprécions grandement les interventions de la soprano anglaise Joanne Lunn dont la voix puissante, claire et corsée fait merveille, le contre ténor Tim Mead ne convainc pas vraiment. Ses interventions dans les deux premières cantates, la BWV 146 et la BWV 27 sont … laborieuses ; la voix peine à passer la rampe et le jeune artiste, visiblement nerveux, ne parvient pas à maîtriser ses mains qui bougent beaucoup. S'il se reprend en seconde partie, l'ensemble de sa performance est assez moyenne.
En revanche, le ténor Nick Pritchard se fait remarquer par une voix veloutée, ronde, chaleureuse. Mais c'est le baryton allemand Christian Himmler qui domine incontestablement le plateau vocal ; artiste chevronné, il fait montre d'une belle sûreté de métier : ligne de chant idéale, vocalises impeccable, voix parfaitement maîtrisée. Quant au choeur, galvanisé par la présence des solistes en son sein, il chante les quatre cantates du programme avec une précision millimétrée. On ne peut qu'admirer le travail préparatoire réalisé en amont tant avec le choeur qu'avec l'orchestre. Orchestre qui se montre d'ailleurs absolument remarquable en tous points : introductions parfaites, accompagnement tout en souplesse, direction souple, précise, dynamique.

L'ensemble Pygmalion a fait un retour remarqué dans un auditorium bien rempli en ce dimanche après midi. Bien que le programme choisi ait proposé des cantates dont le sujet est la mort, les interprètes en ont donné une lecture dynamique, vivante, pleine d'espoir et de lumière.
NDLR : **c'est assurément une proposition à classer parmi les plus convaincantes actuellement aux côtés des lectures de VOX LUMINIS / Lionel Meunier**

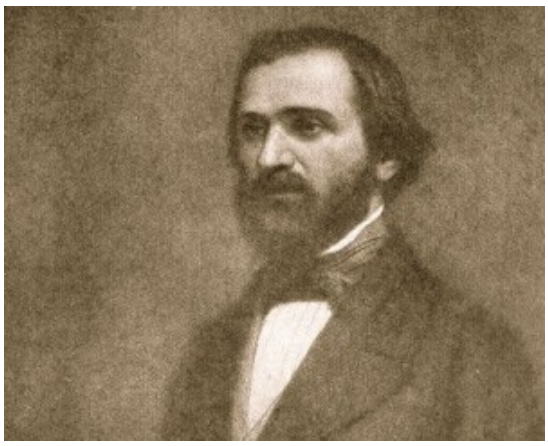
_____

Compte rendu, concert. Poitiers, Auditorium, le 19 novembre 2017. Cantates de Bach / Ensemble Pygmalion / Raphaël Pichon et Joanne Lunn, soprano; Tim Mead, contre ténor; Nick

Pritchard, ténor; Christian Himmler, basse en solistes. Johann Sebatsian Bach (1685-1750) : cantate BWV 146; cantate BWV 27; cantate BWV 8; cantate BWV 48. NDLR : Note de la Rédaction de CLASSIQUENEWS

---

# Compte rendu critique, OPERA. Parme. Teatro Regio, le 20 octobre 2017. Verdi : Jérusalem, Vargas, Della Benetta, Palazzi… Callegari / De Ana



**Compte rendu critique, OPERA. Parme. Teatro Regio, le 20 octobre 2017. Verdi : Jérusalem, Vargas, Della Benetta, Palazzi… Callegari / De Ana**. En cette fin de festival Verdi 2017, nous retournons au Teatro Regio pour y voir l'ultime représentation de Jérusalem. Pour cette dernière soirée d'une série exceptionnelle, qui tient surtout à la rareté de l'oeuvre, Michele Pertusi et Annick Massis, appelés l'un à Londres et l'autre à Marseille, sont remplacés par Mirco Palazzi en Roger et Silvia Della Benetta dans le rôle d'Hélène.

# Alternance en demi teintes pour Jérusalem

Avec **Silvia Della Benetta** nous trouvons une Hélène plus ferme et plus en voix qu'Annick Massis. En effet, la soprano italienne est stylistiquement et vocalement plus proche du personnage que ne l'était Annick Massis lorsque nous l'avions vue le 8 octobre dernier. La voix plus corsée et plus puissante de Della Benetta lui permet de se faire entendre plus loin dans la salle que sa collègue. Si la prière « O Vierge Marie » au premier acte est interprétée avec des aigus plus francs et plus beaux, l'aria et la cabalette du second acte sont moins surinterprétés sur un plan strictement scénique et aussi mieux chantés.
Par contre, si nous avons gagné une belle Hélène, nous avons perdu Roger en cours de route. Visiblement nerveux, et peu à l'aise tant sur la scène parmesane que dans ses costumes, **Mirco Palazzi** peine à ne faire qu'un avec son personnage et ne parvient pas complètement à s'imposer dans le rôle de l'oncle jaloux, retors et implacable. Si l'air d'entrée « Vous priez vainement pour mon rival… Oh dans l'ombre ! Dans le mystère ! » est honorablement interprété, la cabalette « Oh viens esprit du mal… » est … ratée : nous entendons des fausses notes d'entrée de jeu, des vocalises savonnées ; nous notons également des fautes mineures de texte. Nous le regrettons d'autant plus que la voix est belle, sombre, bien placée, avec une large tessiture, et des graves plus fermes que ceux de Pertusi, et que la diction est quasi parfaite. Si par la suite, la scène du second acte « Grâce mon Dieu … Oh jour fatal ! Oh crime ! » est mieux interprétée, Mirco Palazzi est couvert par l'orchestre à des endroits où cela ne devrait pas être le cas et il se montre assez effacé pendant le trio du dernier acte avec Gaston et Hélène.

Dans la fosse, **Daniele Callegari** dirige la Filarmonica Arturo

Toscanini avec la même rigueur et la même énergie que lors des précédentes représentations.  Il avait pourtant dirigé la veille le second des deux Requiem au programme du festival.

Si la piètre performance de Mirco Palazzi dans le rôle de Roger nous fait regretter le départ de Michele Pertusi à Londres, nous apprécions une autre Hélène à la voix plus corsée et plus adéquate au personnage meurtrier. Malgré tout, le niveau général reste élevé grâce à une mise en scène et à une direction d'acteurs précises. A l'ensemble, il faut ajouter la direction nerveuse et dynamique de Daniele Callegari qui, de la fosse, reste attentif à chacun.

_____

Parme. Teatro Regio, le 20 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Jérusalem, opéra en quatre actes sur un livret d'Alphose Royer et Gustave Vaez. Ramon Vargas, Gaston, vicomte de Béarn; Silvia Della Benetta, Hélène, fille du comte de Toulouse; Mirco Palazzi, Roger, frère du comte de toulouse; Pablo Galvez, le comte de Toulouse; Valntine Boi, Isaure, confidente d'Hélène; Deyan Vatchkov, Adhémar de Montheil, légat du pape; Paolo Antognetti, Raymond, écuyer de Gaston, Massimiliano Catellani, l'émir de Ramia; Matteo Roma, un officier de l'émir; Franceso Salvatori, un soldat, un hérault. Choeur du Teatro Regio de Parme, Filarmonica Arturo Toscanini, ballet du Teatro Regio de Parme, Daniele Callegari, direction. Hugo de Ana, mise en scène, costumes, scénographie; Valerio Alfieri, lumières; Sergio  Metalli, effets spéciaux; Leda Lojodice, chorégraphies.

# Compte rendu critique, opéra. Busseto,Teatro Verdi, le 18 octobre 2017. Verdi : La traviata. Muzicenko, Lara, Abuladze… Rolli / Bernard.



**Compte rendu critique, opéra. Busseto,Teatro Verdi, le 18 octobre 2017. Verdi : La traviata. Muzicenko, Lara, Abuladze… Rolli / Bernard.** S'il est un opéra de Giuseppe Verdi (1813-1901) qui a fait le tour du monde à plusieurs reprises, c'est bien la Traviata. Pourtant, l'oeuvre a bien mal entamé sa carrière. En effet, à sa création le 6 mars 1853, à la Fenice de Venise, sans parler de fiasco, comme le dit Verdi lui même, La traviata fut fraîchement accueillie tant par le public que par la critique. Amateurs d'opéras…. les vénitiens manquèrent alors singulièrement de discernement. Verdi insatisfait retira immédiatement son opéra de la scène pour y apporter plusieurs modifications significatives, notamment dans le duo Germont/Violetta au deuxième acte. Lorsqu'elle fut recréée, en mai 1854, La traviata connut un succès qui ne devait plus se démentir par la suite. Pour cette nouvelle production, installée dans le minuscule Teatro Verdi de Busseto, qui ne compte que trois cent cinquante places, les responsables du festival Verdi ont confié la mise en scène à Andrea Bernard et la direction musicale au jeune et talentueux chef parmesan Sebastiano Rolli. Les chanteurs invités pour cette Traviata sont, eux, issus de l'Académie des jeunes artistes du Teatro

alla Scala de Milan.

# La Traviata milanaise au Teatro Verdi de Busseto

**FROIDEUR DISTANTE DE LA MISE EN SCENE…** Il est d'ailleurs bien difficile de comprendre la réflexion d'Andrea Bernard qui, en fin de compte, propose une mise en scène brouillonne et … inaboutie. Quel intérêt de placer le premier acte dans une salle des ventes alors que Violetta est, à ce moment de l'opéra, l'instigatrice des plaisirs de la Jet Set de l'époque? Quel intérêt aussi de faire d'Alfredo un jeune homme volage et totalement indifférent au sort de Violetta dont il est éperdument amoureux? Anina, quant à elle, femme de chambre dévouée et fidèle jusqu'à la fin, n'est plus qu'une assistante froide, retorse et, elle aussi, complètement indifférente au sort de sa patronne.
Voilà autant de détails qui n'aident pas à la compréhension du propos d'Andrea Bernard et de son équipe. Cela étant dit, les costumes très contemporains et les décors n'arrangent rien. Après la salle des ventes du premier acte, la maison de campagne de Violetta au deuxième acte est presque vide, encore en attente d'un aménagement digne de ce nom (alors que le couple y vit depuis trois mois) rendant les propos de Germont incompréhensibles (« Pur tanto lusso »; « pourtant, tout ce luxe… ») et la réponse de Violetta tout aussi inadéquate (« Ad ogni è mistero quest'atto, a voi nol sia »; « Cet acte est ignoré de tous, qu'il ne le soit pas de vous »).

**HEUREUSEMENT IL Y A LES VOIX…** Par contre, vocalement, nous avons le bonheur de voir sur scène de jeunes talents prometteurs. A commencer par la toute jeune soprano russe **Julia Muzichenko** qui incarne une très belle Violetta. La voix est saine, puissante, ferme ; elle claque dans la salle, tel un fouet. L'air et la cabalette du premier acte, chantés avec

les reprises, chose assez rare pour être signalée, sont magistralement interprétés . Le médium est sain ; les aigus, percutants, la ligne de chant impeccable, la tessiture large et parfaitement maîtrisée. Et même si la jeune femme ne chante pas l'aigu final, rajouté par les Violetta successives depuis la création de l'oeuvre, il faut lui reconnaitre une présence incontestable sur scène. En revanche son partenaire, le ténor mexicain **Fabian Lara** se montre moins convaincant dans le rôle d'Alfredo. La voix est certes belle, mais moins percutante que celle de Muzichenko. Si l'aria « Lunge da lei… De miei bollenti spiriti » est correctement interprété, la cabalette « Oh mio Rimorso… » est nettement moins propre, n'échappant pas à quelques fausses notes, notamment dans les premières mesures. Assurément le jeune ténor ne maîtrise pas complètement un instrument pourtant prometteur. Le baryton géorgien **Gocha Abuladze** campe, quant à lui, un émouvant Germont. Si dans les premières notes, lors de l'affrontement avec Violetta la voix manque de stabilité, le jeune homme se recadre rapidement, et dès l'aria « Bella sicome un'angelo », il réalise une très belle performance dont le point d'orgue est l'aria (exceptionnellement suivi de la cabalette) « Di Provenza il mar il sol … « . Si Forooz Razavia est dotée d'un mezzo solide et sain, le personnage d'Anina ne convainc pas du tout. A sa décharge, la mise en scène d'Andrea Bernard la dessert largement en la faisant apparaître comme une femme totalement indifférente et  calculatrice, souhaitant en finir au plus vite avec sa patronne mourante. Dans la distribution des rôles secondaires, saluons les belles apparitions de **Carlo Checchi**, baron Douphol arrogant et jaloux à souhait et le sympathique docteur Grenvil d'**Enrico Marchesini**. Le choeur du Teatro Comunale de Bologne assume vaillamment une partition pas forcément très longue, mais dense et difficile. D'autre part il se sort comme il peut d'une mise en scène qui n'avantage personne, tant solistes que choristes.

Dans la fosse, l'orchestre du Teatro Comunale de Bologne est dirigé par **Sebastiano Rolli.** Le chef d'orchestre parmesan est

un excellent musicien et est doté d'une mémoire phénoménale : il dirige par coeur le chef d'oeuvre de Verdi, se montre attentif à chacun. Il n'hésite d'ailleurs pas à les accompagner en chantant avec eux, notamment dans le dernier ensemble du premier acte.

Si nous regrettons d'avoir vu une mise en scène superficielle et sans réel intérêt, le plateau vocal talentueux et prometteur sauve une production peu convaincante. Ajoutons à cet excellent plateau un chef d'orchestre, dynamique et talentueux qui connait parfaitement son sujet au point de diriger cette série de représentations de mémoire.

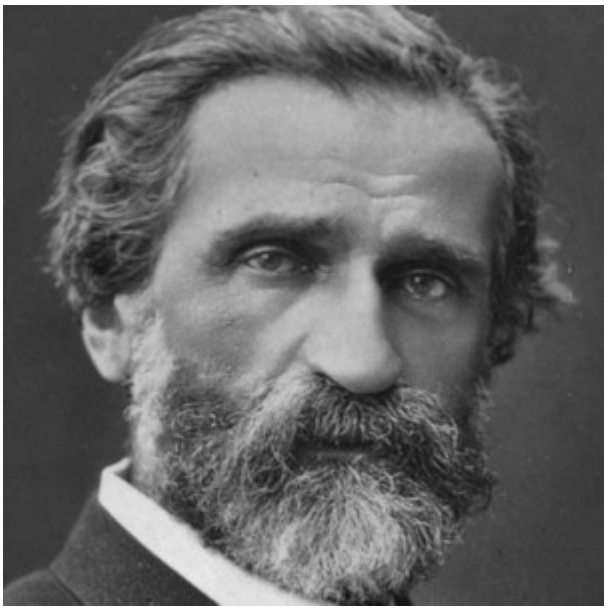
_____

Compte-rendu, critique, OPERA. Busseto. Teatro Verdi, le 18 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : La traviata opéra en trois actes sur un livret de d'après « La dames aux camélias » d'Alexandre Dumas fils. Julia Muzichenko, Violetta Valéry; Fabian Lara, Alfredo Germont; Gocha Abuladze, Giorgio Germont; Martha Leung, Flora Bervoix; Forooz Razavia, Anina; Antonio Garès, Gaston, vicomte de Létorières; Claudio Levantini, Marchese d'Obigny; Carlo Checchi, Baron Douphol; Enrico Marchesini, docteur Grenvil; Cosimo Gregucci, Giuseppe, serviteur de Violetta; Sandro Pucci, un domestique de Flora; Raffaele Costantini, un commissionaire; Choeur et orchestre du Teatro Comunale de Bologne, Sebastiano Rolli, direction. Andrea Bernard, mise en scène.

---

# Compte-rendu critique,

# concert. Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Verdi. Orchestra dell’Opera italiana – David Crescenzi, direction.



**Compte-rendu critique, concert. Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Verdi. Orchestra dell’Opera italiana – David Crescenzi, direction**. Depuis une quinzaine d’années, le club des 27, l’une des innombrables, mais aussi l’une des plus importantes, associations de mélomanes de Parme, organise un concert caritatif en octobre, pendant le festival Verdi. Chaque année, deux associations sont mises à l’honneur, et l’édition 2017 de ce Fuoco di gioia, (du nom du chœur introductif de l’opéra Otello), ne fait pas exception. **City Angels** aide non seulement les SDF mais aussi les personnes en difficulté, en les accueillant dans des foyers, le temps qu’elles trouvent un travail et un toit. Quant à Cooperativa « Insieme », elle vient en aide aux personnes handicapées et à leurs proches. Dès le premier concert fuoco di gioia, des artistes de niveau international se sont joints au Club des 27 pour donner de l’espoir, le temps d’une soirée, à ceux qui en ont besoin et à ceux qui les soutiennent. De fait, l’ensemble des artistes présents sur la scène du Teatro Regio en ce 17 octobre ont assuré gracieusement le concert, faisant preuve à leur manière de générosité.

# Fuoco di gioia : un concert placé sous le signe de la générosité

Ce sont donc neuf artistes de grande valeur qui ont assuré le show pour soutenir ceux qui, dans l'ombre, aident ceux qui en ont besoin. Cependant, la maladie s'en est mêlée, et Piero Pretti, victime d'une extinction de voix, a dû renoncer à venir au tout dernier moment. Le tout jeune ténor Ivan Defabiani l'a remplacé au pied levé, et avec brio, dans la scène de Riccardo (Un ballo in maschera) « S'avanza il conte … Amici miei … La rivedrà nell'estasi ». La voix est certes jeune, et murira avec le temps, mais la performance de Difabiani en ce 17 octobre est annonciatrice d'un futur grand Riccardo. Difabiani se montre tout aussi vaillant dans « Inferno… Sento avvampar mìnell'anima » (Simon Boccanegra, Adorno).

A chaque soirée sa révélation ; **Francesca Benitez**, campe une Gilda juvénile et émouvante et son « Caro nome » (Rigoletto) est tout en nuances et plein d'amour pour celui qu'elle prend pour un simple étudiant. Cependant la grande triomphatrice de la soirée est Dimitra Theodossiou ; la soprano grecque, consacrée « Cavaliere di Verdi » au retour de l'entracte, campe une Aida déchirée entre son Radamès chéri et son pays adoré (l'Ethiopie) ; mais c'est surtout dans I Lombardi alla prima crociata (« No … Una causa giusta », Giselda) qu'elle se montre très émouvante, au point qu'une pluie de roses, roses et blanches, s'abat depuis le loggione (ou poulailler) sur la soprano et l'orchestre qui, au final, reprennent l'aria de Giselda.
**Désirée Rancatore** n'est pas en reste, que ce soit dans « Non so les tetre immagini » (Il Corsaro, Médora) ou dans « Teneste

la promessa … E tardi … Addio del passato » (La Traviata, Violetta). La soprano palermitaine a une gestuelle parfois excessive, mais son chant dans La traviata, aussi bien dans le finale du deuxième acte que dans le dernier aria de Violetta fait passer une émotion certaine. Notons également la très belle performance de la mezzo soprano **Renata Lamanda**, qui remplace, elle, Martina Belli initialement invitée, dans l'aria d'Eboli « O don fatale… O mia regina » (Don Carlo) ; la voix corsée et puissante de Lamanda, dont la tessiture correspond parfaitement au rôle, fait passer la princesse par des sentiments contradictoires sans pour autant en faire une femme faible. Non, Eboli apparaît ici dans toute sa splendeur de princesse mais aussi de femme.

Parmi les voix masculines, le baryton **Angelo Veccia** est un Rigoletto remarquable ; son « Cortigiani, vil razza dannata » claque avec force et derrière toute la rancœur accumulée le bouffon laisse transparaître l'être humain que sa difformité et sa laideur ont fini par faire oublier par les autres. Si la basse **Marco Spotti** est un Procida sombre, amer mais plein d'espoir pour la Sicile (I vespri siciliani ; « O tu Palermo »), son Grand Inqusiteur (Don Carlo) fait bien pâle figure face au Filippo souverain de **Riccardo Zanellato** ; dans cette scène « Il Grande Inquisitor… Son io dinanzi al rè », Spotti, qui nous avait séduit dans I vespri siciliani, manque curieusement de mordant et d'agressivité en inquisiteur. Quant à Riccardo Zanellato, son Lamento (« Ella giammai m'amò », grand air malheureux de Philippe II qui regrette que sa jeune épouse ELisabeth ne l'aime pas…) est de toute beauté ; toute la douleur du souverain et de l'homme passe aussi bien par l'introduction, superbement interprétée par le 1er violoncelle de l'Orchestra dell'Opera Italiana, que par la tristesse amère exprimée par Zanellato juste avant la confrontation avec le Grand inquisiteur.

La soprano espagnole **Saioa Hernandez** se distingue quant à elle dans Un ballo in maschera. L'aria difficile d'Amélia « Ecco

l'orrido campo » est chanté avec dignité et élégance ; la peur de la jeune femme qui se retrouve dans ce champs sombre en pleine nuit est parfaitement transcrite ainsi que la stupéfaction de voir Riccardo arriver, la crainte d'avouer les sentiments qui l'animent et l'épouvante d'être surprise par son mari en compagnie du jeune homme.

**David Crescenzi**, excellent musicien et fin connaisseur de l'oeuvre de Verdi dirige l'Orchestra dell'opera italiana et le choeur de l'Opéra de Parme sans aucune partition, ce qui est d'autant plus remarquable que le programme est varié ; et les changements de programmes survenus seulement deux jours avant le concert n'ont pas eu de conséquences particulières sur le déroulé de la soirée. En contact constant avec ses chanteurs, Crescenzi les aident à se dépasser, se montrant particulièrement attentif à Benitez, dont c'était le premier engagement sur une scène importante, et à Difabiani, arrivé donc au tout dernier moment.

**Le fuoco di gioia** n'est pas une soirée de gala ordinaire puisqu'il s'agit d'un concert caritatif et festif qui se déroule dans une ambiance joyeuse, si joyeuse meme que le personnel, farceur, envoie des milliers de « drapeaux » à l'effigie de Verdi ou aux couleurs de l'Italie avec imprimé « Viva Verdi » ; mais est ce étonnant à Parme ou le compositeur est adulé ? Les artistes invités pour l'occasion ont donné le meilleur d'eux meme pour une juste cause avec une mention particulière à Ivan Difabiani et Renata Lamanda qui ont remplacé leurs collègues au pied levé avec brio.

_____

Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : extraits de Otello ("Fuoco  di gioia"), Un ballo in maschera (Preludio, "La rivedrà in estasi", "Ecco l'orrido campo", "Teco io sto"), I vespri siciliani ("O tu Palermo"), Il corsaro ("Non so, le tetre immagini"), La forza de destino (""Il santo nome di Dio sia benedetto", "Pace, pace, mio

Dio”), Il trovatore (“Vedi le fosche notturne spoglie”, “Stride la vampa”), Rigoletto (Gualtier Maldé… Caro nome”, “Cortigiani, vil razzia,  dannata”), La traviata (“Invitato a qui seguirmi”, “Addio del passato”), Aida (“Ritorna vincitor”), Simon Boccanegra (“Inferno … Sento avvampar nell’anima”), Don Carlo (“O don Fatale… O mia regina”, “Ella giammai m’amò”, “Il grande inquisitor… Son io dinanzi al re”), I lombardi alla prima crociata (No… Giusta causa), Nabucco (“Va pensiero”). Francesca Benitez, soprano; Saioa Hernandez, soprano; Renata Lamanda, mezzo soprano; Désirée Rancatore, soprano; Dimitra Theodossiou, soprano; Ivan Defabiani, ténor;  Marco Spotti, basse; Angelo Veccia, baryton; Riccardo Zanellato, basse.  Choeur de l’Opéra de Parme, Orchestra dell’Opera italiana. David Crescenzi, direction.